

Chapitre 1

Mydrielle

Depuis trois jours, la felouque longeait la côte où se dressait, sous un soleil aveuglant, la première des trois murailles naturelles de Tessila. La paroi, escarpée et lisse au point qu'on l'aurait dite tranchée par la hache d'un dieu, constituait un rempart infranchissable. Surtout que sa base baignait dans une écume épaisse, dissimulant les récifs dont se méfiaient les marins.

Debout à la poupe, Mydrielle de Biraner étudiait le rivage depuis l'aurore avec un intérêt exagéré. Seule passagère, elle avait senti très tôt que sa présence attisait la curiosité. Tout le monde avait remarqué que le commandant la traitait avec les égards réservés d'habitude aux dignitaires.

— On ne trempe pas un orteil dans la mer quand Pouneh a faim, avait-il déclaré en l'accueillant à bord.

Mydrielle n'avait pas saisi tout de suite l'allusion. Pouneh était le nom des monstres marins dont on trouvait un morceau de squelette dans tous les ports de la mer du Sud. Le plus souvent, c'était la tête, pareille à une tête de poisson géant, sertie de cinq rangées de dents acérées et longues d'une coudée. Avant de s'embarquer, Mydrielle avait vu les marins frotter la main sur ces dents. Peut-être cherchaient-ils ainsi à conjurer le mauvais sort. Ou peut-être voulaient-ils simplement garder à l'esprit que sous la surface d'une mer tranquille se cachait un péril bien pire que la tempête.

C'est seulement le lendemain de l'appareillage que Mydrielle avait compris qu'en énonçant cet adage, le commandant lui conseillait d'éviter d'attirer l'attention. Depuis, elle se tenait à distance des hommes et avait toujours l'air occupée. Son attitude n'avait toutefois pas suffi à contrer les rumeurs. La dernière en date voulait qu'elle soit la fille d'un prince. Quoi de plus normal puisqu'on la savait porteuse d'une missive pour le shah de Tessila. Mydrielle n'avait rien démenti, cette réputation lui assurant une intimité qu'il aurait autrement été difficile d'obtenir à bord d'une si petite embarcation.

Elle excusait par ailleurs la curiosité des marins. Elle savait qu'elle ne correspondait pas au type de voyageurs auquel ils étaient habitués. Ceux-ci, en règle générale, étaient des marchands frustes et avides, qui venaient dans la colonie pour en exploiter les richesses. Au contraire de ces hommes arrogants qui imposaient à tous leurs désirs, Mydrielle se montrait discrète et distante, comme l'aurait fait une dame de la cour.

La vérité était tellement moins spectaculaire que s'ils l'avaient connue, les marins en auraient été déçus. Mydrielle de Biraner n'était que l'envoyée de maître Attar, le grand bibliothécaire du Touram. La lettre qu'elle transportait, bien qu'écrite de la main de l'empereur, lui garantissait simplement l'accès aux chroniques de Tessila les plus anciennes. Ces documents devaient fournir à la jeune femme les informations nécessaires à la rédaction de l'histoire officielle de l'Empire tourani. L'empereur avait également exigé qu'on mette à sa disposition une escorte pour le deuxième segment de son voyage. Là s'arrêtaient ses demandes.

Le commandant ignorait tout du contenu de la lettre, mais le sceau impérial qui la cachetait l'avait grandement impressionné. Surtout que maître Attar, en prenant les arrangements pour ce voyage, avait demandé l'assurance que son émissaire atteindrait le palais du shah saine et sauve. D'où ces égards et attentions pour une historienne qui, au fond, faisait simplement partie des marchandises dont on devait assurer le transport jusqu'à Séphan. D'où, aussi, tant de spéculations.

Cette vérité, en somme, constituait la couverture de Mydrielle. Et pour qu'elle puisse la maintenir le plus longtemps possible, maître Attar lui avait enseigné la langue principale de Tessila, le tessilan. Il s'agissait d'un amalgame de dialectes, unifiés par la Conquête, et que Mydrielle parlait désormais avec l'accent des notables du Touram. En plus de la langue, elle avait appris la géographie de Tessila pour le cas où elle se retrouverait sans escorte, de même que les coutumes locales – qui variaient selon les régions – afin d'éviter qu'elle ne commette un impair. À ces connaissances intellectuelles s'ajoutait une quantité importante de krans qui devaient lui ouvrir les portes les mieux verrouillées et les esprits les plus obtus. À condition, naturellement, que la monnaie officielle de l'Empire tourani ait cours jusque dans le nord, ce dont on pouvait douter étant donné l'immensité du territoire tessilan.

C'était donc assez bien équipée que Mydrielle de Biraner se rendait dans la colonie. Et pour se donner du courage, elle s'était persuadée qu'elle possédait tout ce qu'il fallait pour affronter les obstacles qu'une contrée aussi hostile qu'isolée pouvait mettre sur son chemin.

À midi, la première muraille de Tessila commença à s'éloigner du rivage, révélant ce qui ressemblait de prime abord à une plage de sable blanc. Au bout de quelques heures, la plage était devenue un désert. Quand le port de Bâshra apparut enfin, la muraille n'était plus qu'un mince trait blanc dans le lointain. Mydrielle eut beau chercher la route ou la piste que suivaient les caravanes, elle ne vit qu'un vaste tapis de sable uni. Il y avait, elle le savait, deux nuits de voyage jusqu'à la muraille. Ensuite, il fallait emprunter le seul col praticable, une faille dans la paroi – maître Attar avait parlé d'un trait de scie –, infestée de hyènes et puant le soufre.

Baigné dans l'or du couchant, le port de Bâshra, avec ses murs de brique ocre, sa grande porte arrondie et son dôme d'un bleu étincelant, faisait penser à un repaire de génies.

À un repaire de *djinns*, se reprit Mydrielle, qui s'efforçait de penser le plus possible en tessilan afin d'en prendre l'habitude.

À Bâshra vivaient quatre cents âmes farouches, des marins et leur famille, mais aussi des commerçants et des caravaniers. L'embarcation s'engagea dans la baie et jeta l'ancre près d'un navire plus imposant. Quelques minutes plus tard, la barque fut descendue, chargée de marchandises et de l'unique passagère. Dès qu'elle toucha la grève, Mydrielle bondit et, laissant tomber à ses pieds son maigre bagage, elle s'agenouilla dans le sable. Qu'il était bon de rejoindre enfin la terre ferme!

Après quelques prières silencieuses, elle se releva, secoua le sable mouillé qui lui collait aux genoux et ajusta le djambia glissé sous la ceinture de son pantalon. Le poignard courbé des Tessilans lui avait été offert par son maître. Un cadeau, avait-il dit, pour l'aider dans sa mission. Mydrielle avait protesté. Que ferait-elle d'une arme, elle qui ne savait pas se battre? Le vieil homme n'avait rien voulu entendre.

— On ne traverse pas Tessila comme on va au marché de Biraner, avait-il déclaré.

Avant d'ajouter :

— Et puis, rien ne t'oblige à crier ton inaptitude à la porte de tous les villages.

Mydrielle n'avait pu s'opposer à de tels arguments.

Elle rattrapa ses deux sacs de cuir juste avant qu'une vague ne les emporte. À part la réserve de krans, ils ne contenaient que des biens anodins. Quelques vêtements, une paire de bottes, un turban, un nécessaire pour écrire et un journal de voyage. Rien donc pour attirer l'attention. Seul son journal aurait pu poser problème advenant une fouille. Pour parer à cette éventualité, Mydrielle y prenait des notes en utilisant un code spécial, un code qui passait inaperçu pour tout autre qu'elle-même. C'est maître Attar qui le lui avait enseigné.

Consciente qu'elle ne reverrait pas la côte avant longtemps, Mydrielle s'éloigna de l'agitation pour s'asseoir dans le sable et écrire ses dernières impressions du voyage en mer. Elle en profita pour noter quelques détails concernant le port : l'absence d'enceinte autour de la ville, la simplicité de ses maisons au toit plat, l'isolement total de Bâshra par rapport au reste de la colo-

nie. Vu de l'intérieur, on aurait dit que l'endroit servait d'avant-poste, et il s'en dégagait une étrange sensation de précarité. Comme si l'occupation de la côte n'était que temporaire. Comme si ses habitants, en majorité tessilans, pouvaient abandonner les lieux à un éventuel envahisseur sans trop y perdre.

Voilà qui méritait réflexion.

Les marins déchargeaient maintenant leur cargaison, déposant sur la grève des caisses de bois que de très jeunes hommes aux pieds nus transportaient loin des vagues. Mydrielle perçut les regards inquisiteurs qu'ils jetaient dans sa direction. Nul doute que les rumeurs sur son identité avaient déjà gagné le port. Elle s'en voulut en réalisant qu'elle avait peut-être donné au commandant – et aux marins! – une trop haute idée de son importance. Elle allait devoir remédier à la situation avant que la caravane ne se mette en branle si elle voulait éviter qu'on ne s'intéresse à ses bagages et aux krans qu'ils contenaient.